

M. Percy, docteur en médecine, chirurgien major
du régiment de cavalerie de Berry, ~~membre de~~
associé et correspondant de plusieurs académies de
a conçu le projet d'inoculer la verole dans certaines
circonstances; on pense bien que ce n'est point dans
les mêmes vues qu'on inocule la petite verole. M.
Percy propose l'inoculation ^{artificielle} du virus vénérien comme
un moyen capable de rendre une vérole ancienne,
qui a longtemps résisté au mercure, plus susceptible
d'être guérie par le même traitement qu'à déboué
plusieurs fois; il demande si l'art ne retirerait
par un grand avantage de la nouvelle modification
qu'un nouveau virus, amalgamé pour ainsi dire
avec l'ancien, pourroit produire dans la maladie,
on doit sentir au premier aspect toute la
délicatesse et l'importance de ce ~~projet~~ ^{projet}. M.
Percy l'a présentée avec ^{autant} beaucoup d'art ^{que} de
~~réserve~~ ^{vous rappelez mesdames} ~~réserve~~ ^{je vais exposer les raisons}
et des faits sur lesquels il se fonde, avant d'en
porter mon jugement.

Il n'est que trop fréquent de rencontrer des malades,
manqués de la verole, non par les le langage ordinaire,
mais quelles sont les causes de ce défaut de succès?
M. Percy en observe plusieurs, "tous ces froids,
"dit-il, qu'enfante la lypéridie, qu'étaye le menfonge
et qu'on entend annoncer au saint d'engager à bien
"ignore d'autres succès qu'une destruction si multipliée
"de la verole, ils dissipent, il est vrai ceux de ses
"accidents qui frappent davantage les yeux; mais ils
"en laissent subsister le principe, ils lui donnent
"des entraves, ils suspendent ses progrès, mais le
"plus souvent ils la font dégénérer monstrueusement
"et la marquent pour un air commun à tout



ARC 38
no 20

» d'autres maux qu'elle peut facilement se dérober à la perspi-
 » cacité des gens les plus exercés à la distinguer. »

M. Pery observe ensuite que le mercure, le seul
 véritable spécifique que nous ayons peut-être contre
 la vérole, n'opère ni chez tous les sujets, ni dans tous
 les cas les effets qu'on a droit d'en espérer. Il est le
 refusé donc quelque fois aux praticiens qui le manient
 journellement à plus forte raison ne doit-il pas
 les accorder à cette foule de guérisseurs également
 ignorans et audacieux, qui ne connoissent et ne
 pratiquent aucune des précautions qu'exige son
 emploi. mais que résulte-t-il lorsqu'il manque
 son coup ? il faut, dit M. Pery, nécessairement
 » ou mal : et telle est l'alternative de son action
 » qu'elle opère une guérison complète, ou qu'elle la
 » rend plus pénible à obtenir. on n'attaque jamais
 » impunément le virus vérolé, si on ne le dompte
 » par d'emblée, il faut s'attendre à le trouver rebelle,
 » et plus on reviendra à la charge, plus on lui donnera
 » d'opiniâtreté ».

M. Pery croit donc que la vérole devient
 d'autant plus difficile à guérir qu'on a employé inpu-
 tueusement plus le mercure à la combattre. il
 pense qu'elle a un mode, une manière d'être
 essentielle qui produit un genre spécial et distinctif
 de maladie, et que c'est ce mode, tant qu'il existe,
 qui la rend difficile aux remèdes appropriés, et qui
 dès qu'une cause quelconque l'a altéré, lui imprime
 une résistance plus ou moins grande à ces mêmes
 remèdes. vaincu, dit-il, l'on voit certaines fièvres
 » se laisser vaincre par le quinquina tant qu'elles
 » jouissent d'un type déterminé, et devenir refractaires
 » à son pouvoir aussitôt que ce type a été dénaturé
 » ou anéanti. ~~donc~~, ajoute-t-il, rien n'est plus

11 terrible que le mode de la vérole, et j'avais sous les
 11 remèdes recommandés pour la combattre le meilleur
 11 est celui qui s'abîme plus facilement, les autres
 11 remèdes y apportent des changements moins directs
 11 et moins formels, aussi ne rendent-ils pas la vérole
 11 à beaucoup près aussi difficile à braver lors
 11 qu'ils ont été infructueux que l'auroient fait
 11 les substances mercurielles, si on eût échoué par
 11 leur voie 11.

Voilà donc, suivant M. Pervy une circonstance
~~qui exige~~ l'inoculation qu'il propose, il
 observe ensuite que sans avoir été attaqué par
 aucun moyen, par aucun médicament, le virus
 peut spontanément changer de mode, l'inflamma-
 tion et la suppuration par exemple en emoussent
 quelque fois si fort l'activité qu'il semble n'avoir
 rien conservé de son caractère, aussi observe-t-on
 que les véroles les plus tenaces sont celles qui
 succèdent aux gonorrhées, tandis que celles qui
 sont la suite des chancres, se guérissent avec une
 promptitude étonnante.

Enfin M. Pervy dit que la force du tempéra-
 ment peut aussi défigurer la vérole, il y en a qui
 ont prétendu que l'apice à elle-même dans une
 personne vigoureusement constituée, il est possible
 qu'elle s'autoantise, que le virus, soumis aux agents
 de la vie, soit élaboré, et modifié au point de
 pouvoir être impunément confondu avec la masse
 commune des humeurs; mais cette heureuse sorte
 de guérison est si peu fréquente dans nos climats
 qu'il paraît permis de la mettre en problème, ^{admirable} qu'il est
 bien plus ordinaire de voir une vérole ainsi abandonnée
 aux seules ressources de la nature, prendre un caractère



ARC38
 no 20

+ il les compare
~~à des grains de~~
~~lin~~
~~syphilitique~~
~~longs et fins~~

si étrange, une forme si dépravée, qu'elle devient
 inaccessible à l'énergie des remèdes.

Celles sont en général, ~~suivant M. Percy,~~
 les véroles difficiles à guérir. ~~Les~~
 aux maladies chroniques invétérées qui
 résistent à toute sorte de remèdes, et qu'on
 ne vient quelque fois à bout de détruire qu'en les
 rendant aiguës; on s'est d'après cette ^{idée} que
 l'auteur a imaginé l'inoculation ~~syphilitique~~.
 "il faudrait donc dit-il, pour se passer la vérole
 "chronique à être combattue efficacement
 "la rendre aiguë; il faudrait la revivifier, lui
 "restituer son premier caractère; il faudrait
 "renouer les renouvelles; mais le moyen d'y
 "réussir! ici continue-t-il, j'hésite, j'ose à
 "peine articuler celui que j'ai eu, une fois en
 "usage: une nouvelle incarnation de la
 "maladie, l'introduction d'un nouveau virus,
 "l'inoculation syphilitique, puisqu'il faut le
 "dire; voilà celui que je crois seul capable de
 "remplir cet objet."

M. Percy ~~dit~~ ^{croit} que cette opération n'est
 pas aussi hasardeuse, que cet expédient n'est pas
 aussi légèrement fondé qu'on pourroit d'abord
 le penser: il en appelle aux remarques cliniques
 des maîtres de l'art. on a sans doute vu de ces
 malades, pour qui le libertinage est une habitude,
 contracter la vérole dans le temps qu'ils
 portoient encore les vices monstrueux d'une
 vérole précédente, échappés à l'activité des
 remèdes réitérés que celle-ci leur avoit fait prendre
 et guérir à la fois de cette seconde vérole et des
 reliquats de la première, quoique ces reliquats

femmes débauchées, il y prit évidemment une nouvelle
 vérole qui en moins de huit jours souvrit les anciens
 chancre, en produisit un troisième, ainsi qu'un
 bubon à l'aîne droite et ulcra l'arrière bouche
 dans presque toute son étendue; le sort de cette
 nouvelle maladie fut confié au père de M.
 Percy: après avoir convenablement préparé
 le malade, il lui donna seize frictions; il
 n'y eut point d'apparence de guérison, le
 bubon se dissipa, les chancre guérirent, les côtes
 tombèrent d'elles mêmes ^{en un mot} ~~les os se guérirent~~
~~et le malade se guérit~~ le garde recouvra enfin
 une santé qui ne s'est point encore démentie,
 cependant malgré ces succès, le père de M. Percy
 n'aurait jamais fait penser à M. Percy qu'il
 fut possible et avantageux de procurer artificiellement
 la vérole à un homme manqué par toute sorte
 de voies, sans une circonstance qui se présenta à
 la fin de 1778. Dans ce temps là, il faisoit
 beaucoup d'expérience sur les animaux avec du
 virus vénérien fait chancreux que gonorrhoeique
 qu'il leur inoculoit, ne pensant d'abord qu'à
 découvrir les phénomènes et les différentes marches
 propres à chacun de ces levains (l'auteur promet
 de communiquer un jour ces expériences à l'Académie
 mais une idée en enfance une autre, et l'on
 sait combien est prompt à s'agrandir l'ima-
 gination d'un observateur qui médite sur des
 résultats: aussi M. Percy ne put-il
 empêcher la fièvre de s'ouvrir au projet
 qu'il ~~proposait~~ ^{proposait}: d'un côté la facilité avec laquelle
 les animaux soumis à ses recherches, résistoient
 au développement du virus; et de l'autre la
 sûreté constante de son infection, l'ayant
 conduit à presumer que peut-être elle dans



L'homme cette expérience ne seroit ni plus avantageuse
ni plus incertaine, ~~il ne l'aurait pas été~~ ^{le persuada à l'expérience}
en surtout la circonstance qui avoit rendu
lucratif la verole de plusieurs sujets, qu'en essayant
d'inoculer cette maladie il seroit possible qu'on
obtint la révolution heureuse qu'avoit opérée
une contagion naturelle; mais il avoit besoin
d'une occasion qui ne le compromît pas: voici
celle qui s'offrit à lui.

+ L'auteur alla passer
dans sa famille ~~son~~
quartier d'hiver,
de blâmes dont je
viens de parler

~~L'année, dont je viens de parler, l'auteur alla~~
~~passer son quartier d'hiver dans sa famille~~
~~il emporta avec lui des tablettes sur lesquelles~~
il y avoit du pur ^{veronique} ~~marigot~~ et du ~~général~~
désespoir, pour continuer ses expériences, sur
les animaux, et les études dans le silence et la
retraite. il trouva à la maison un soldat du
régiment de grenoble. artillerie, qui, par conséquent
y avoit été autre fois domestique, ^{il étoit du}
consentement du père de M. Perrey pour se
retablir d'une maladie qu'il avoit eue, disant,
éprouvée à Strasbourg. Cette maladie, il l'avoit
encore; c'étoit une verole affreuse ayant pour
symptômes un chancre qui avoit détruit
l'amygdale gauche, un autre chancre qui ouvroit
les deux fiers, de la couronne du gland, une
autre au périnée, au scrotum et au haut de
la cuisse gauche, un teint plombé et des
boutons violets au front: verole pour laquelle
il avoit déjà passé deux fois par les remèdes, et
pris une immensité de drogues, comme il
l'avoit par la suite,

après quelques préparations préliminaires
 et l'usage fréquent de la saignée de sang
 M. Pérey fit l'injection du virus vénérien à ce
 malade en présence de plusieurs médecins et
 chirurgiens. après avoir délayé avec un peu
 de sabre le pus chancreux qu'il avoit sur une
 tablette de verre, il en chargea la pointe d'une
 lancette qu'il porta horizontalement sur la
 partie du bras droit où s'attache le tendon
 du deltoïde; il y fit entre l'épiderme et le
 corps réticulaire une première piqûre
 sans effusion de sang; puis ayant rechargé
 le même instrument, il en fit une seconde,
 ensuite une troisième; il en pratiqua autant
 au bras gauche dans le même endroit et
 avec les mêmes précautions: il n'appliqua
 aucun appareil sur ces piqûres; il mit le
 malade au régime végétal et lui prescrivit
 une abondante tisane diaaphoretique.

Cinq jours s'écoulèrent sans qu'il lui
 arrivât rien de particulier: le sixième
 à midi il éprouva une douleur après avoir
 au bras gauche; à deux heures il eut une
 semblable au bras droit; les piqûres devin-
 rent blanches; le soir une zone rouge
 environna l'un et l'autre bras; le malade
 eut alors quelque horripilation; pendant
 la nuit il eut mal à la tête, et des alternatives
 de chaud et de froid. le lendemain, septième
 de l'inoculation, les piqûres furent enflam-
 mées et douloureuses, et les bras enflés
 dans presque toute leur étendue; quelques
 glandes axillaires se tuméfièrent la gorge
 fut ardente; le malade eut la fièvre toute la
 journée, et surtout le soir vers les neuf.



heures; temps, auquel il se plaignit que sa dartre
et son chancre le faisoient beaucoup souffrir.
Le huit de l'inoculation la gorge étoit dans
le même état que la veille; les piquures ne formoient
plus qu'une plaie superficielle; la dartre et les chanvres
n'avoient que très peu augmenté. Le neuf et le
dix les choses semblerent être dans le même état.
Le onze l'aine gauche s'enorgorgea; plusieurs
glandes s'agrandirent et affectèrent les signes d'un
bubon; ce n'en fut cependant pas un. Le quatorze
la plaie du bras droit fut cicatrisée parfaitement;
celle du bras gauche s'étoit agrandie; la gorge
alla mieux les douleurs causées par le chancre et
la dartre se dissipèrent. Enfin le 18 il n'y parut
presque pas; le malade étoit rendu à son premier
état; excepté que le chancre tant de l'amygdale
que de la courbure du gland étoient plus étendus
et qu'il lui restoit un ulcère après profond au bras
gauche. à cette époque, M. Percy fut obligé
d'aller rejoindre son régiment; il laissa le soin
du traitement à M. son père, qui commença
les préparations en son au mois et demi après
l'inoculation. Le traitement eut tout le succès
qu'on pouvoit désirer.

+ il lui administra les
frictions au nombre
de seize.

La bonté de l'inoculation de la vérole continuée
M. Percy, ne pourroit assurément être contestée
s'il ne falloit qu'une récapitulation pour autoriser une
nouvelles; mais quelle est la découverte qu'on
ait annoncée autrement que par des miracles? la
prévention doit être bannie quand il s'agit de la
santé et de la vie des hommes; il faudroit qu'une
pratique fut exposée toute nue aux expériences

" des étrangers, parce que son auteur ne peut que
 " difficilement en faire de fidèles; l'Egoïsme
 " préside toujours à ces expériences; il s'efforce
 " sans cesse à ramener aux moyens qu'il veut
 " faire valoir, des succès heureux sur la source
 " desquels il se plaît souvent à l'aveugler, au
 " reste, continue-t-il, ce n'est point une découverte
 " que je viens déposer au tribunal de la
 " chirurgie; c'est seulement un essai; c'est
 " si on le veut, un délire de mon imagination.
 " que je m'estimerai heureux s'il pouvait
 " ouvrir une voie de plus dans le traitement
 " des maladies vénériennes, ou du moins suggérer
 " quelque entrepris salutaire! "

C'est avec cette modestie, cette mesure
 de ses lumières que M. Pérey propose l'inoculation
 syphilitique. Le désir d'être utile à
 l'humanité, fait qu'il ne néglige rien pour
 la justifier s'il est possible. Il commence par
 répondre à ~~quelques objections~~ ^{une objection} qu'on pourroit
 lui opposer. On ~~pourrait dire~~ ^{dira peut-être} qu'en inoculant
 la vérole on se feroit entreprendre la guérison
 d'un mal par un autre mal; cela est vrai; mais
 combien y a-t'il de maladies que l'on ne sçait
 guère enlever en ajoutant une nouvelle ^{et la nature} ~~et la nature~~
~~par un humeur, effort n'existe-t-elle pas quelque~~
~~fois dans le corps une révolution vraiment morbide~~
 figne? Morbus morbo super numero pallitur.
 la galle, par exemple a-t'elle été représentée,
 a-t'elle disparu inopinément, excite-t'elle
 au dedans des ravages? que fait-on alors?
 on s'empresse de déplacer l'humeur de cette
 galle, et de l'attirer à la périphérie du



corps; on a recours aux chemises imprégnées du
pus pforique; on inocule même avec ce pus, et
souvent ces moyens produisent les plus brillans
succès: voilà donc une maladie guérie par une
nouvelle maladie. Or dans des circonstances sem-
blables; dans celle où il s'agit de réparer des
désordres occasionnés soit par la disparition, soit
par la concentration de la vérole y auroit-il moins
d'avantages à expérimenter de l'inoculation du
virus vénérien.

« Enfin, dit M. Percy en terminant son
« mémoire, il est des maladies qu'on ne peut ni
« élapper ni comprendre, qui ont remplacé une
« vérole qu'on a crue éteinte parce qu'on l'a traitée
« à diverses reprises, et que ses symptômes palpa-
« bles ont disparu; etats auxquels la
« médecine est stérile, et qui peut-être se laissent
« dompter par la réapparition du mal qui les
« produisit.

« Il est des véroles réputées telles encore, qui
« ont épuisé toutes les ressources de l'art, qui
« se font jour de celles de l'empirisme et de
« la charlatanerie; qui ne laissent aux infortunés
« qu'elles tourmentent que la perspective
« affreuse d'une mort prompte et terrible,
« qui ne sont cependant si inextinguibles, si
« invincibles que parce que leur virus est dénaturé
« et qui devien droit peut-être plus traitables
« si le virus venoit à être revivifié par
« l'association d'un virus nouveau.

« Quel service encore cette inoculation ne
« pourroit-elle pas rendre à ses malheureuses
« victimes de la débauche de leurs parents
« qui n'existent que par des infirmités, qui

" traînent dans les maladies et les souffrances une vie
 " aussi cruelle pour elles, qu'inutile pour la société.
 " Le rachitisme, les convulsions, les faiblesses, le
 " marasme et tant d'autres maux qui entrent
 " un si grand nombre de jeunes sujets, deviendroient
 " peut-être susceptibles d'être évités si on réduisoit
 " ~~quant~~ à son genre primitif, si on repoussoit
 " chez eux le germe clandestin qui les fomentent,
 " par d'inoculation syphilitique,

" peut-être enfin toutes ces véroles anormales,
 " ces véroles stationnaires, ces véroles fugitives,
 " ou plutôt ces inoculations de vérole auxquelles
 " on a donné des noms particuliers, parce qu'on
 " les a eues issues d'une cause différente, de la
 " vérole; peut-être toutes ces véroles rentreroient-
 " elles dans leur constitution primordiale,
 " et rendraient-elles aux spécifiques, à l'aide
 " de l'inoculation, le pouvoir qu'ils avoient
 " sur elles dans le principe.

Le peut-être que M. Percy a répété si souvent
 en annonçant sa défense, doit lui servir de
 sauve-garde, contre les arguments qu'on peut
 lui opposer; voilà ses conjectures communiquées
 elles n'ont point encore fait de mal, ~~elles~~ ^{elles} ~~ne~~
~~peuvent~~ ^{à présent} ~~être~~ ^{elles} ~~peuvent~~ ^{elles} ~~faire~~ ^{elles}
 du bien. " daigne l'Académie savante, et se
 " en finissant, à laquelle je les abandonne
 " être persuadée que mes vœux tendent tous
 " à concourir aux vues nobles et généreuses
 " qui s'occupent, ainsi qu'à mériter d'honneur
 " de ses suffrages. "



Réflexions.

M. Pesey fonde son projet de l'inoculation de la vérole sur la dégénérescence que le virus peut ~~contracter~~ contracter de diverses manières: son mode est sans doute susceptible d'être altéré; mais je ne suis pas tout à fait du sentiment de l'auteur sur les conséquences qu'il en tire. Cet objet mérite d'être examiné avec attention.

L'histoire de la vérole nous apprend combien elle a dégénéré du caractère pour lequel elle s'est montrée dans sa première invasion en Europe. Elle ne se manifesta d'abord que par des ulcères malins et rebelles, qui rendoient ceux qui en étoient atteints l'opprobre de la société. Ce caractère redoutable se conserva dans toute sa force pendant environ cinquante ans: ce fut à cette époque que parut pour la première fois la gonorrhée, qu'on peut regarder comme une modification particulière du virus, produite peu à peu vraisemblablement par tous les remèdes qu'on employoit pour combattre cette cruelle maladie. Dans ces premiers temps, on ne connoissoit point encore la propriété spécifique du mercure; ou du moins, on n'avoit point encore trouvé la vraie manière de l'administrer; mais ce remède, et tant d'autres qu'on mettoit en usage, tout impuissans qu'ils étoient pour détruire radicalement, dans chaque individu, le principe de la maladie, ne portèrent

pas moins, quelque atteinte à son premier caractère, nous distinguons encore aujourd'hui les traces de cette marche de la vérole. Dans la sphère des Citoyens malaisés et crapuleux, le caractère de cette maladie diffère moins de celui qu'elle avait dans son origine: la communication du virus s'y manifeste plus souvent par des chancreux localisés que par une gonorrhée; par conséquent les hommes et les femmes de cette classe, peu soigneux de leur santé, ont moins souvent recours aux remèdes capables de pallier leurs maux; mais il n'en est pas de même des personnes riches, comme elles s'empresent d'avoir recours à l'art à la moindre apparence de contagion, les progrès du mal sont arrêtés, le caractère du virus est modifié: aussi, en général, rencontrons-on dans la sphère des personnes aisées plus de gonorrhées que des chancreux; et encore ceux-ci ont-ils un caractère bien moins malin que dans le peuple: j'en appelle à ceux qui sont à portée d'observer les maladies dans des hôpitaux tels que celui de Crisotome, une des principales modifications que le virus vénérien, depuis son invasion en Europe, a contractées est donc celle qui ne produit dans la contagion, qu'une gonorrhée au lieu de chancreux: modification avantageuse ou fâcheuse suivant les circonstances, je m'explique.

J'ai observé dans mon fratrie des maladies vénériennes, que la gonorrhée ne donnoit jamais la vérole, lorsqu'elle parcourait successivement ses différents périodes; ce qui m'a fait regarder



l'écoulement qui caractérise ce symptôme primitif —
 comme une évacuation dépuratoire, qui empêche que
 le virus ne pénétre intérieurement et ne produise
 une infection consécutive, on peut donc dire que dans
 ce cas le virus a été modifié avantageusement —
 puisque la nature, dans cette circonstance, se suffit,
 pour ainsi dire à elle-même pour détruire le principe
 de la maladie, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours
 au spécifique. mais il n'en est autrement lorsque —
 l'écoulement de la gonorrhée a été supprimé par une
 cause quelconque; le virus, pénétrant intérieurement
 produit des symptômes qui ne sont pas, à la vérité, aussi
 marqués, qui ne sont pas des progrès aussi rapides —
 ni aussi dangereux que ceux qui succèdent aux chancres,
 mais qui résistent plus opiniâtrement à la vertu du
 spécifique. « dans la gonorrhée, ai-je dit dans mon —
 « traité, je conçois, que l'infestation et ^{le progrès de} la suppura-
 « tion qui surviennent aux parties affectées, doivent
 « produire quelque changement dans le mode du virus;
 « en émousser surtout l'activité; mais dans les —
 « chancres les mêmes causes n'ayant point lieu, le
 « virus ne subit pas la même modification. Dans le
 « premier cas, le virus, ainsi affaibli, ne produira que
 « des symptômes légers, et qui seront long temps à se
 « développer; au lieu que dans le second, le virus
 « ayant conservé toute son énergie, fera des —
 « progrès rapides. Enfin dans le premier cas, le
 « virus ayant dégénéré de son caractère primitif,
 « par le changement qu'il a subi, ne produira que
 « des symptômes équivoques, tandis que dans les —

"second, les accidens seront plus marqués et plus graves.
 "Mais, je dis plus, ai-je ajouté, je conçois égale-
 "ment que c'est par la même raison que le
 "mercure agit plus promptement et plus effica-
 "cement sur les symptômes qui sont la suite des
 "chancrez, que sur ceux qui succèdent aux gonor-
 "rhées; car il est vraisemblable que le virus qui
 "a dégénéré jusqu'à un certain point dans la
 "gonorrhée doit plutôt éluder la puissance
 "du spécifique, que celui qui a conservé son
 "propre caractère".

Le virus vénérien est susceptible de
 changer de mode dans une autre circonstance:
 je veux parler de la vérole que les enfans
 apportent en naissant. J'ai observé dans
 le ouvrage que je viens de citer, que dans ces
 enfans la maladie se montre quelque fois ^{lors}
^{qu'ils viennent au monde} ~~avec les symptômes qui sont propres à la vérole~~ ^{seuls}, mais
 que dans le plus grand nombre elle dégénère en
 d'autres maladies, comme les écoulemens, le rachitis,
 le scorbut &c. Or, cette différence vient ~~de la~~
 de la manière dont l'enfant a reçu l'infection: si
 la mère a, pendant sa grossesse, les symptômes
 vénériens, recens, très marqués et violens l'enfant
 reçoit la maladie par contagion, et dans ce cas le
 virus fait sur lui une impression si vive que s'il ne
 meurt pas dans la matrice, il ^{naît} ~~est affecté~~
 avec des symptômes ~~de la~~ ^{de la} vérole
 très caractérisés qu'il communique à sa nourrice
 et qui sont soumis à l'action du spécifique; événement
 plus familier dans la sphère du peuple que chez les



riches par les raisons que j'ai alléguées. mais si l'enfant n'est infecté que par la voie de la conception, comme par exemple lorsque le père seul a la vérole, alors le vice que l'enfant recèle dans son sein se développe plus tard et ne se manifeste que par des symptômes étrangers à la vérole, et contre lesquels le spécifique n'a aucun pouvoir, parce que le virus a non seulement dégénéré par cette voie, mais encore parce qu'il est adhérent à la consubstanciation du fœtus. ~~et par conséquent que de pareils individus échappent dans leur enfance aux différentes maladies dont les parents mêmes infectés de la vérole, leur ont transmis le germe. L'expérience prouve qu'ils ne communiquent jamais cette maladie aux personnes avec lesquelles ils ont communiqué; on observe seulement que leur individu a dégénéré, et que de génération en génération ils produisent des hommes d'une constitution plus faible et plus délicate: et c'est sans doute par cette raison qu'on remarque dans des familles, dans des villes, et même dans des nations entières, si la vérole est commune, et comme abandonnée à elle-même, une dégénération sensible dans l'espèce humaine.~~

Enfin il me reste à parler de la modification que le virus vénérien reçoit de la part des remèdes qui ne font que pallier le mal; ce qui me rapproche de l'insinuation que M. Boerhawe propose. Quoiqu'il ait évité de s'expliquer clairement sur la manière dont le mercure détruit la vérole, il donne à entendre qu'il agit comme altérant; de mon côté j'ai cru avoir de fortes raisons pour penser que les ~~véreux~~ ^{celles} maladies vénériennes, comme toutes celles qui dépendent d'un vice humoral, ne peuvent

et régulier que par l'expulsion de ce vice, et que le mercure a seul la propriété spécifique de déterminer cette espèce de crise dans la vérole: mais ce n'est point sur de pareilles hypothèses qu'on doit se fonder lorsqu'il s'agit d'introduire une nouveauté dans la pratique; c'est à l'observation seule qu'on doit s'en rapporter;

Si une vérole bien caractérisée, comme celle qui succède à un chancre malin est abandonnée à elle-même, elle peut faire les progrès les plus rapides et les plus dangereux: mais si on se hâte de lui opposer des entraves, elle parait changer de caractère. L'usage des préparations mercurielles prises intérieurement, et les frictions mal administrées, paroissent avoir modifié le virus au point au point de dénaturer les symptômes de la maladie; mais l'expérience prouve que le mercure ne peut jamais les détruire sur une pareille vérole; sa guérison ne reconnoît point de crise éruptive, — lorsque le spécifique est bien administré; excepté dans quelques cas particuliers, où le virus peut être mangé par des causes qui regardent le tempérament des malades ou la nature des symptômes de la maladie, comme j'en ai rapporté des exemples dans mon traité, ainsi l'on peut dire que dans la circonstance dont il s'agit le virus peut être modifié relativement à ses effets, mais non par rapport à la vertu du spécifique.

Cependant M. Lorry peut prétendre que l'observation du tambour du régiment de Rouergue



et celle de l'employé dans les fermes du Roy sont des exemples du contraire; il peut dire que les malades, ayant été mangés plusieurs fois, ils n'ont été guéris par le dernier traitement que parcequ'ils — avaient contracté une vérole nouvelle. à une pareille conjecture, il m'est permis de répondre que le fruit qu'on a obtenu dans ces occasions, peut être attribué à la maturité que la maladie avait acquise ou à la méthode plus méthodique qu'on a suivie dans le dernier traitement.

je puis donc rester dans mon opinion, savoir, que rien ne peut faire dégénérer le virus dans une vérole qui succède aux chancre, au point de la rendre rebelle au spécifique bien administré; mais dans les véroles qui sont la suite des ~~chan~~ gonorrhées, quel fruit ne retireroit-on pas de l'inoculation proposée si elle rendoit ces véroles aussi faciles à guérir que celles qui succèdent aux chancre, quel avantage ne résulteroit-il par ce moyen, s'il pouvoit imprimer aux premières le caractère des secondes, voyez d'après l'esai que M. Percy en a fait, si cela est possible.

On a vu que l'injection du virus aux deux bras du malade qui a subi cette épreuve, ^{produit} ~~n'a pas produit~~ un effet bien considérable; les bras commencèrent à devenir rouges et douloureux, quelques glandes axillaires se gonflèrent, le malade eut alors des horripilations, mal à la tête et la fièvre; la dartre et le chancre qu'il avoit devinrent plus sensibles; mais ensuite ces accidens s'appaisèrent

peu à peu, et le malade fut rendu à son premier état le dix-huitième jour de l'inoculation. L'insertion du virus dans ce malade, n'a donc produit qu'une irritation, d'abord locale, et qui est devenue ensuite un peu plus générale; il n'en est résulté aucun symptôme consensif, qui ait pu faire présumer que le virus ait pénétré dans l'intérieur pour s'amalgamer avec l'ancien; on ne peut donc pas dire que la verole de cet homme ait été renouvelée & re-vivifiée par l'inoculation; il résulte donc de là que s'il a guéri ensuite, c'est par la seule raison que le traitement qu'en, Percy le père lui a administré a été plus méthodique que ceux qui avoient précédé.

Le hasard a fourni en différents temps d'autres exemples qui prouvent que le virus vénérien introduit par une plaie ne produit point le même effet que celui qui est reçu par le commerce charnel. M. Girardot a rapporté qu'un homme ayant une plaie au doigt, la porta le porta dans la vulve d'une femme gâtée et que cette plaie se changea en un ulcère rebelle qui ne se guérit jamais après qu'on l'administré du mercure, sans que de cet attouchement il soit résulté aucun autre symptôme qui ait pu faire juger que la masse du sang ait été infectée. M. Leger père a aussi parlé d'un jeune homme qui contracta le même vice par un doigt blessé, la maladie de ce jeune homme se borna à une tumeur au bras qui vint en suppuration et dont on ne peut obtenir la guérison parfaite qu'en sapant le malade par les remèdes,



D'après ces exemples, on peut donc douter que cette sorte d'inoculation remplit les vues de M. Porey. S'il étoit permis, dans la circonstance dont il s'agit, de conseiller l'inoculation naturelle on seroit bien plus sûr de son effet surtout si le malade puisoit le virus dans une source bien infectée; mais outre le mal physique et moral qui en résulteroit il seroit encore douteux que le nouveau virus s'assimilât avec l'ancien, et qu'il le rendit par là plus susceptible d'être dompté.

Enfin on ne doit point appliquer l'inoculation de la vérole par l'exemple de la galle répercutée intérieurement et rappelée au dehors par l'application extérieure d'un nouveau pus purorique; Dans ce cas celui-ci n'agit que par une évulsion qui dégage les parties intérieures sans produire aucune modification dans le principe de la maladie; effet, dont il ne résulteroit aucun avantage dans la vérole.

Mais quelque imaginaire que soit le projet de M. Porey, il ne porte pas moins l'empreinte du génie; l'auteur s'est montré dans son mémoire capable de contribuer aux progrès de l'art; je l'estime au dessus d'un prix d'émulation et je crois qu'il mérite que l'académie s'empresse de lui ^{témoigner} le cas qu'elle fait de ses talents par des lettres de correspondance, ce 20 mars 1780,

Jabre